

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 112 (1967)
Heft: 3

Artikel: Ailly-sur-Somme : leçons d'un combat de bataillon d'infanterie
Autor: Montfort, Michel-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343352>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Direction-Rédaction : Colonel-brigadier **Roger Masson**

Rédacteur-Adjoint : Colonel EMG **Georges Rapp**

Administration : Lt-colonel **Ernest Büetiger**

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S.A., av. de la Gare 33, 1000 Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. 10-5209)

Annonces : Publicitas S.A., succursale, rue Centrale 15, 1000 Lausanne

ABONNEMENT: Suisse : 1 an Fr. 14.—; 6 mois Fr. 8.—
Etranger : 1 an Fr. 17.—; 6 mois Fr. 9.—
Prix du numéro: Fr. 1.50

Ailly-sur-Somme

Leçons d'un combat de bataillon d'infanterie

1. INTRODUCTION

La guerre de demain ne peut pas être, et ne sera pas, ce que fut la guerre d'hier. C'est un lieu commun de l'affirmer. Dès lors, pourquoi vouloir étudier des combats qui se déroulèrent voici plus de vingt ans? L'entreprise semble, au premier abord, dépassée, sans intérêt.

Elle l'est effectivement dans nombre de cas.

Pourtant, il est des exceptions à cette règle tracée par le temps. Certaines entreprises bien particulières gardent un puissant pouvoir didactique: ce sont quelques rares grandes opérations mécanisées, et, surtout, ce sont les luttes affrontées, aux échelons inférieurs, par les moyennes et petites formations de combat, bataillons et compagnies.

La physionomie, l'armement, les procédés de combat, la conduite des bataillons et compagnies actuels sont demeurés sensiblement les mêmes qu'il y a vingt ans. L'automatisation de l'armement a été, certes, augmentée, quelques moyens

lourds ont parfois été — pas toujours ni partout — attribués aux corps de troupe, mais, dans leur ensemble, ces modernisations de détails n'ont pas provoqué une évolution notable des principes d'engagement de ces échelons inférieurs.

Dès lors, l'étude de combats de bataillons, de compagnies, ne peut être que profitable, et nous devons, pour nous mieux préparer, nous efforcer de profiter, par ce moyen, des expériences réalisées.

* * *

Il est des cas où ces études de combats de bataillons et de compagnies peuvent être entreprises, *alternativement et comparativement*, chez l'attaquant et chez le défenseur. Ce sont les plus profitables, les plus rares aussi, car il est souvent impossible de trouver simultanément les documentations détaillées se rapportant à deux adversaires qui s'affrontent dans des circonstances bien déterminées. Le plus souvent réalisable aux échelons supérieurs, semblable analyse ne l'est que très rarement au niveau qui nous intéresse. Or, ce combat d'Ailly-sur-Somme, dont nous allons entreprendre l'étude détaillée, constitue, par exception, l'un de ces épisodes où la comparaison des ordres, mouvements, combats, soit allemands soit français, put être établie sans trop de peine.

Nous en avons d'ailleurs — disons-le immédiatement — une grande reconnaissance au Docteur Vasselle, d'Amiens, à qui le mérite en revient. Il eut, en effet, l'obligeance de mettre entièrement à notre disposition sa riche documentation sur ces opérations de la Somme, journaux de combats, plans de feux, lettres et souvenirs de combattants, manuscrits de toutes sortes. Sur le terrain même, il poussa l'obligeance jusqu'à accepter de nous expliquer longuement les derniers épisodes demeurés encore obscurs de l'opération étudiée. Qu'il en soit ici vivement remercié.

* * *

Notre plan sera le suivant :

2. Etudier les opérations préliminaires qui introduisent l'affrontement d'Ailly-sur-Somme.
3. Analyser les forces en présence, en aval d'Amiens, à la veille de la bataille sur la Somme.
4. Définir les dispositifs et les plans de combat des adversaires en présence dans le secteur d'Ailly-sur-Somme, à la veille du 5 juin 1940.
5. Analyser le terrain dans lequel va se dérouler l'opération, en s'attardant sur le problème des ponts de la Somme.
6. Exposer les événements se déroulant, dans chacun des deux partis, immédiatement avant le début de l'offensive allemande.
7. Etudier la première phase du combat, le 5 juin, entre 0330 et 1200.
8. Etudier la deuxième phase des combats, le 5 juin, entre 1200 et 2100.
9. Etudier la troisième phase des combats, du 5 juin, à 2200, au 6 juin à 1400, le dernier acte.
10. Analyser les opérations exposées, en s'essayant à en extraire les leçons principales et les plus frappantes.
11. Conclure — en laissant parler ceux qui prirent part à l'opération, et qui s'en souviennent.

2. LES OPÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

Rappelons brièvement les opérations (bataille du Nord) qui préludèrent à la Bataille de France, dont les combats d'Ailly-sur-Somme furent un épisode.

Le 10 mai, à 0515, se déclenche l'offensive allemande (135 divisions dont 10 blindées) à travers la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Le général Gamelin, commandant en chef français, croit à une réédition du vieux plan Schlieffen et porte toute son aile gauche (plan Dyle) — le meilleur et le plus moderne de ses armées — à la rencontre, en Belgique

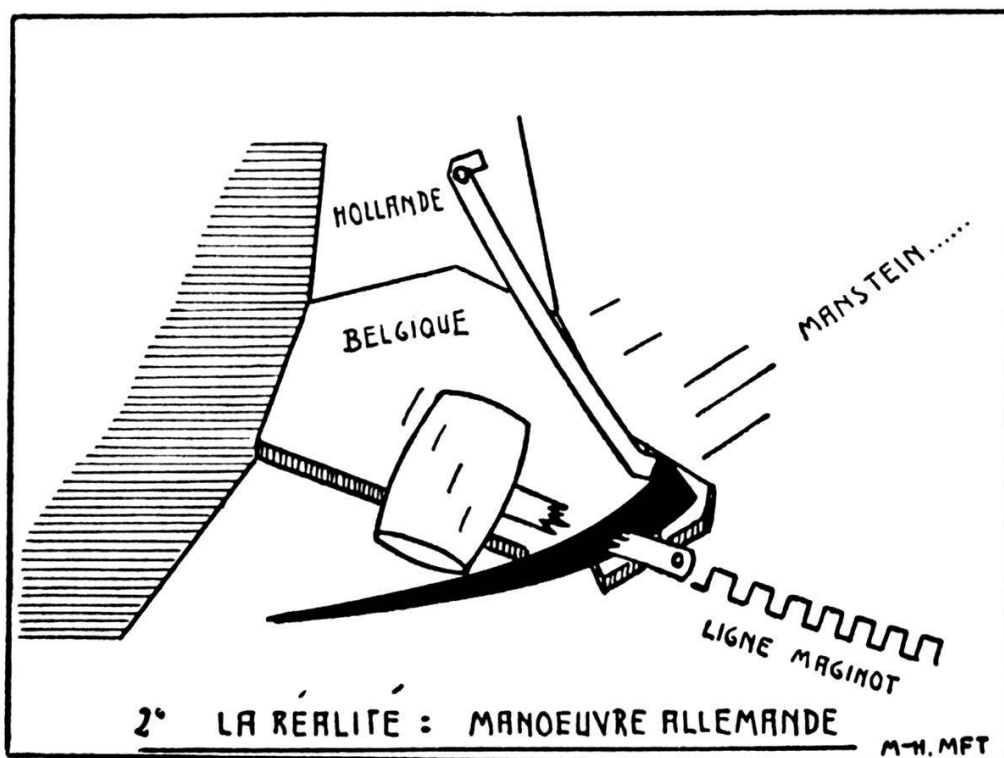
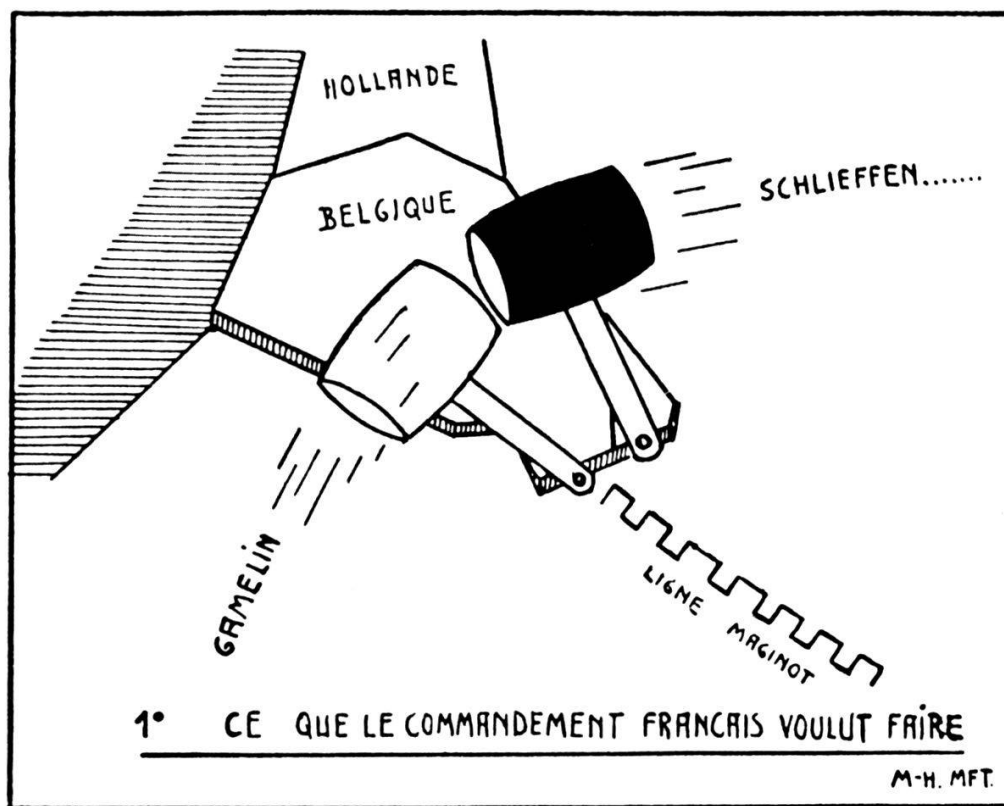


Figure 1

et en Hollande, de ce qu'il pense être le fameux marteau traditionnel (*fig. 1*). Mais, c'est au contraire à travers les Ardennes — réputées infranchissables aux blindés — que se produit l'effort allemand (plan Manstein). La charnière de Sedan est forcée le 13 mai et les forces allemandes foncent vers la mer, coupant l'élite des armées alliées engagées au nord du pays et en Belgique. S'ensuit la Bataille du Nord, bataille d'anéantissement, qui se termine le 4 juin, avec la mise hors de combat de 61 divisions alliées sur 124, soit le 50% des grandes unités. La meilleure part, puisqu'elle comprenait, selon le général Weygand, les $\frac{3}{4}$, sinon les $\frac{4}{5}$ du matériel français le plus moderne.

Dans sa course à la mer, vers Abbeville, vers Calais, la Wehrmacht s'est assurée sur la Somme, au passage, des têtes de pont qui vont lui être nécessaires pour poursuivre ultérieurement sa progression vers le cœur de la France: Péronne, Amiens (le 20 mai), Abbeville (*fig. 2*). Des effectifs et des moyens puissants y sont engagés, mais, provisoirement, les missions y demeurent défensives.

* * *

Le 19 mai, le général Weygand avait été appelé au commandement suprême. Il s'était efforcé aussitôt de rétablir

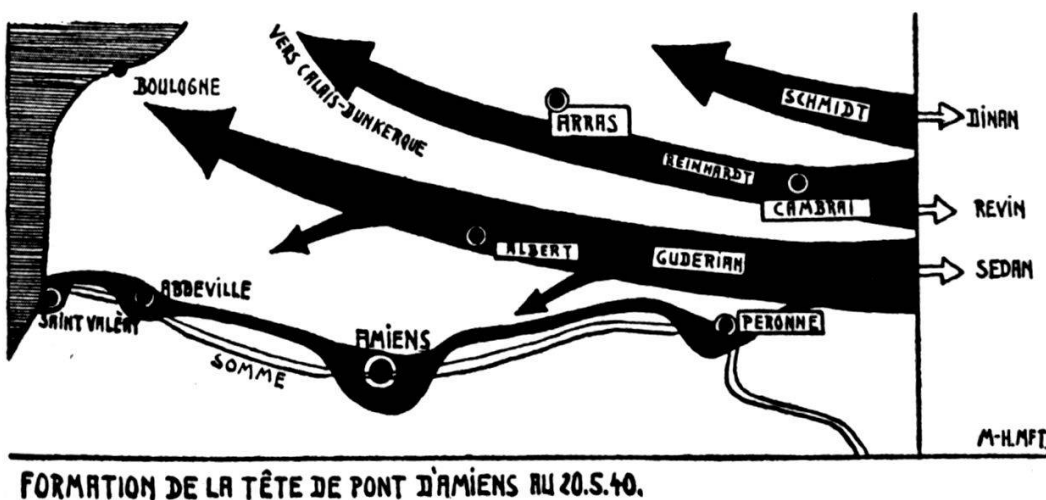


Figure 2

énergiquement la situation gravement compromise que lui léguait son prédécesseur. Entre le 20 et le 30 mai, il avait tenté de réduire les têtes de pont allemandes sur la Somme et de renouer avec les armées encerclées dans le Nord. Ses efforts avaient été vains.

Dès lors, il s'était vu contraint d'abandonner à leur sort les troupes du Nord et de choisir une ligne de combat longue de 360 km., couvrant Paris, entre Longuyon et la mer. A la défense de cette nouvelle position d'arrêt, il n'allait pouvoir affecter que 43 divisions d'infanterie, 3 divisions cuirassées et 3 divisions légères de cavalerie, toutes fortement réduites. Avec ces modestes moyens, il va devoir supporter le choc de 135 divisions allemandes puissantes et entraînées.

La situation était pratiquement désespérée.

Le généralissime ne se laisse pas abattre. Son plan est le suivant :

- tenir une position bordant l'Aisne — la Somme (moins les têtes de pont), sans esprit de recul.
- Espérance : gagner du temps, durer pour permettre l'organisation de nouvelles unités et l'arrivée de renforts alliés.
- échelonnement en profondeur des moyens de défense et spécialement des moyens de feu,
- quadriller le terrain en profondeur par des centres de résistance qui tiendront tous les nœuds de communication,
- rendre les centres de résistance capables de tenir sous tous les angles, même débordés et encerclés,
- exiger des troupes qu'elles s'enterrent et s'abritent,
- défensive agressive. Contre-préparations brutales, rapides, sur les préparatifs offensifs de l'ennemi — infiltration pour répondre à l'infiltration — recherche continuelle de l'initiative.

C'est en application de ce plan que le *troisième bataillon du 60^e régiment d'infanterie* occupe, à la veille de l'offensive du 5 juin, le secteur Dreuil — Ailly-sur-Somme (*fig. 3*), immédiatement en aval d'Amiens.

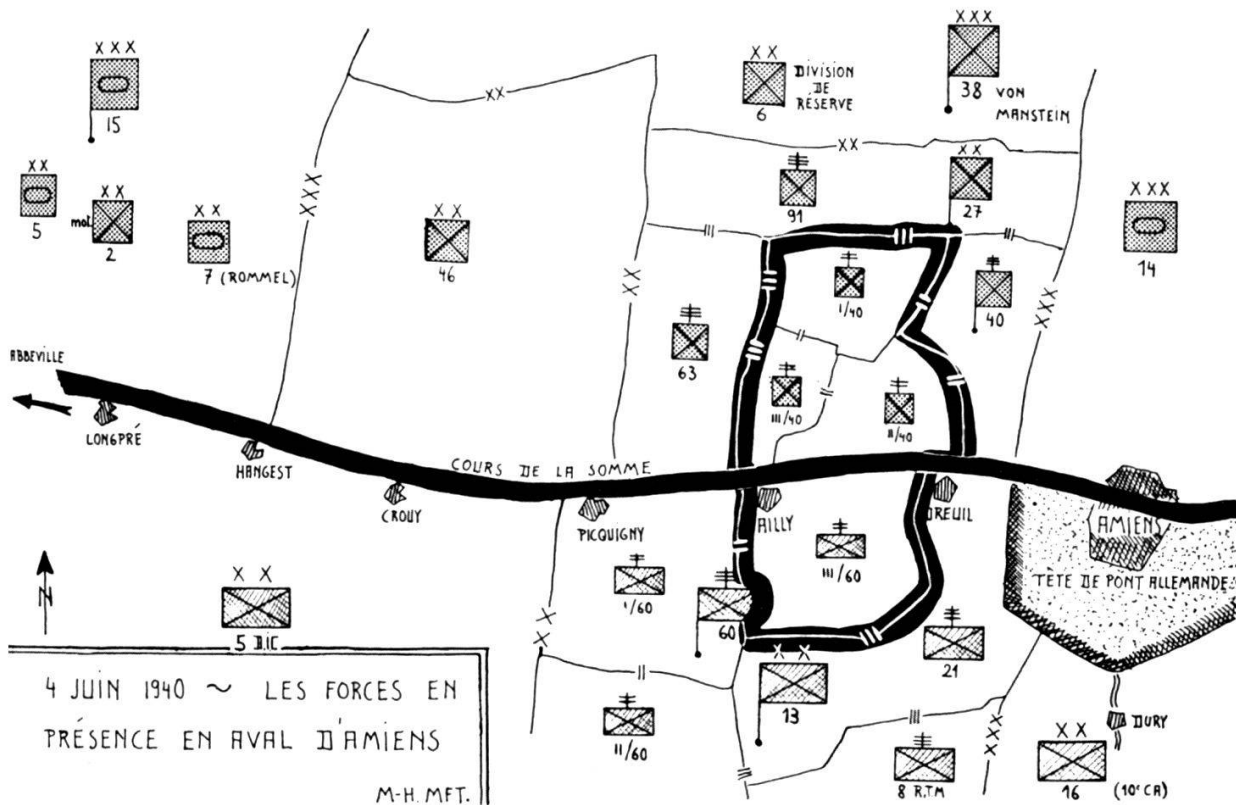


Figure 3

3. LES FORCES EN PRÉSENCE EN AVAL D'AMIENS A LA VEILLE DE L'OFFENSIVE DU 5 JUIN

a) Côté allemand :

Entre Amiens et Longpré (*fig. 3*), trois corps d'armée sont engagés :

à Amiens, prêts à surgir de la tête de pont pour pousser vers le Sud, le 14^e corps d'armée blindé ;

Immédiatement plus à l'Ouest, jusqu'à Hangest exclu, le 38^e corps d'armée d'infanterie du général von Manstein ;

A droite du 38^e corps d'armée enfin, le 15^e corps d'armée blindé.

b) Côté français :

Dans le même secteur (*fig. 3*), à ces neuf divisions allemandes, les Français opposent :

Au sud de la tête de pont d'Amiens, la 16^e division d'infanterie.

Au sud et à l'ouest de la tête de pont d'Amiens, jusqu'à Picquigny inclus, la 13^e division d'infanterie.

A gauche de la 13^e division d'infanterie, la 5^e division d'infanterie coloniale.

c) Secteur d'Ailly-sur-Somme :

Se faisant face (*fig.3*) de part et d'autre de la Somme, entre Dreuil et Ailly-sur-Somme, nous allons voir aux prises :

Le 40^e régiment d'infanterie allemand avec le 3^e bataillon du 60^e régiment d'infanterie français (Franche-Comté).

4. DISPOSITIFS ET PLANS DE COMBAT A LA VEILLE DE L'OFFENSIVE DU 5 JUIN

a) Côté allemand :

Le général von Manstein, commandant le 38^e corps d'armée, a placé deux divisions en premier échelon (*fig. 3*):
à droite, la 46^e division d'infanterie (Egerland; commandant: général von Hase);

à gauche, la 27^e division d'infanterie (Bavaroise et Souabe; commandant: général von Bergmann).

Il garde en réserve la 6^e division d'infanterie (Westphalienne; commandant: général von Biegeleben).

Il ressort d'un rapport du 3^e Bureau de l'état-major du 38^e corps d'armée, que la plus solide de ces trois grandes unités est la 6^e division d'infanterie, qui, seule, a conservé la valeur des troupes de la Reichwehr. Les 27^e et 46^e divisions d'infanterie ont, elles, quelque peu souffert de la précipitation avec laquelle il avait fallu les former. Elles n'ont pas la solidité des grandes unités de constitution plus ancienne.

Le général von Bergmann, commandant la 27^e division d'infanterie qui nous intéresse plus particulièrement, a placé 2 régiments en premier échelon (*fig. 3*):

à droite, le 63^e régiment d'infanterie

à gauche, le 40^e régiment d'infanterie

Il garde en réserve le 91^e régiment d'infanterie, prêt à être engagé derrière le 63^e régiment d'infanterie, dans le secteur de droite.

L'effort principal de la 27^e division d'infanterie est ainsi nettement axé dans le secteur du 63^e régiment d'infanterie, terrain plus vulnérable, où une percée peut aisément être exploitée.

Le colonel Licht, commandant le 40^e régiment d'infanterie, a un secteur (*fig. 3 et 4*) limité à droite par Breilly exclu, à gauche par Dreuil inclu.

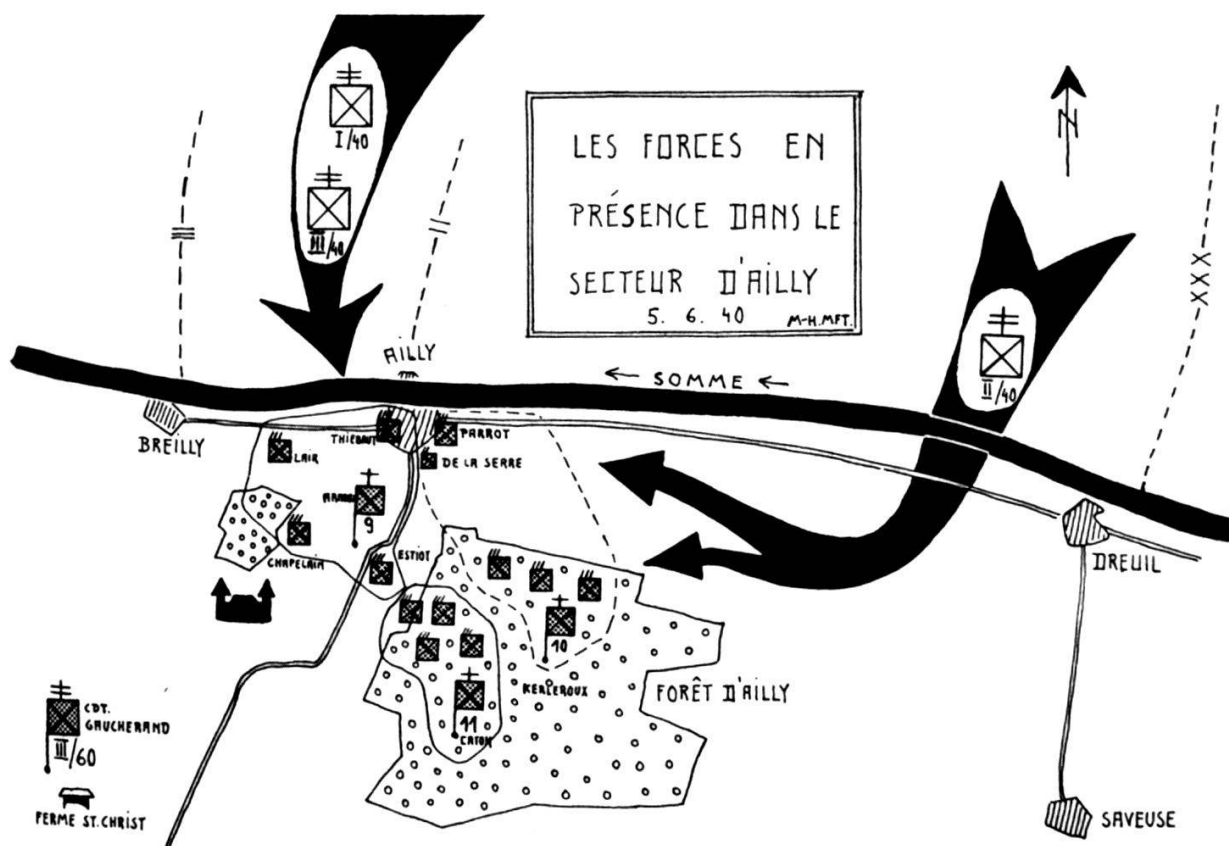


Figure 4

Il engage deux bataillons en premier échelon (*fig. 4*):
à droite: le bataillon III/40 (commandant: lieutenant colonel Bertram),

à gauche, le bataillon II/40 (commandant: major Stegmeier).

Il garde en réserve le bataillon I/40 (commandant major Mangold), prêt à être engagé derrière le bataillon III/40, dans le secteur de droite.

L'effort principal du 40^e régiment d'infanterie est donc nettement marqué sur la droite du secteur régimentaire, et cela aussi bien par la densité des troupes qui y sont engagées que par l'exiguïté de la zone où elles doivent opérer.

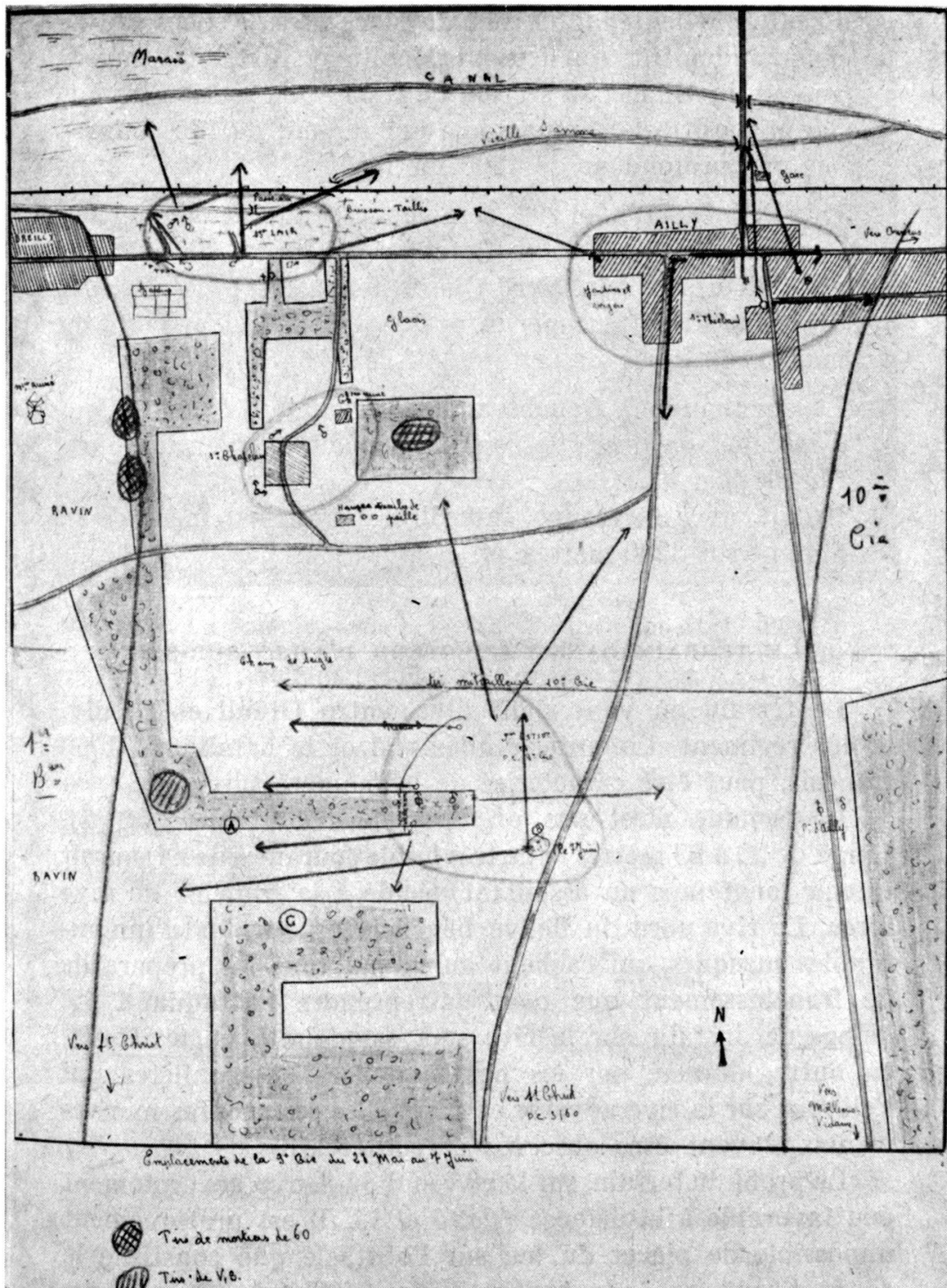
b) Côté français :

Dans le secteur Dreuil — Ailly-sur-Somme, très exactement face au 40^e régiment d'infanterie allemand, le 3^e bataillon (commandant: commandant Gaucherand) du 60^e régiment d'infanterie occupe le dispositif suivant (*fig. 4*):

à droite, la 10^e compagnie du bataillon III/60 (commandant: capitaine Kerleroux). La 10^e compagnie occupe, avec trois sections, la lisière nord de la forêt d'Ailly. Elle a détaché, dans la moitié Est du village d'Ailly, une quatrième section (section Parrot) et une demi-section (demi-section de la Serre). Le dispositif a une largeur de 1000 mètres et une profondeur de 1800 mètres.

à gauche, la 9^e compagnie du bataillon III/60 (commandant: lieutenant Arnoux).

La 9^e compagnie (*fig. 4*) et plan de jeux du commandant de compagnie p. 109) occupe, avec une section (section Thiébault) un point d'appui dans la moitié ouest du village d'Ailly. La section Lair borde le cours de la Somme, entre Ailly et Breilly, appuyée sur la section Chapelain, légèrement en retrait, dans la ferme du Château de



Plan de feu du commandant de la 9^e compagnie (croquis original)

Breilly. Le lieutenant Arnoux a placé près de son poste de commandement, au lieu dit Moulin d'Ailly, 600 mètres au sud du village, sa section de réserve, la section Estiot. Son dispositif de compagnie a une largeur de 1300 mètres sur une profondeur de 1200 mètres.

Derrière les 10^e et 9^e compagnies, la 11^e compagnie (commandant: capitaine Caton) a concentré ses sections dans l'Ouest et le Nord-Ouest de la forêt d'Ailly. Le capitaine Caton occupe un poste de commandement à la maison de garde de la forêt d'Ailly (*fig. 4*).

Le commandant Gaucherand, commandant le bataillon, a installé son poste de commandement à la ferme Saint-Christ (*fig. 4*).

Il doit, avec sa troupe, interdire le franchissement de la Somme sur 3200 mètres.

5. LE TERRAIN DANS LE SECTEUR D'AILLY-SUR-SOMME

Le terrain où vont s'affronter, entre Dreuil et Breilly, le 40^e régiment d'infanterie allemand et le bataillon III/60 français, peut être caractérisé de la manière suivante:

La Somme n'est pas un obstacle redoutable (*fig. 5*). Large de 20 à 25 mètres et de très faible courant, elle ne saurait retenir longtemps un assaillant décidé à la franchir de vive force. La rive nord du fleuve bénéficie au surplus d'innombrables masques qui cachent au mieux tous les préparatifs de franchissement que peut entreprendre l'attaquant. Le défenseur, installé sur la rive sud, est donc aveugle. Il est, en outre, dominé par les pentes douces et régulières qui s'élèvent sur la rive adverse et desquelles ses propres mouvements peuvent être observés et contrecarrés.

Le profil du terrain, sur la rive sud du fleuve, est également peu favorable à la défense (*fig. 5 et 6*). Il est pratiquement impossible de placer du feu sur l'obstacle que constitue le cours d'eau, sans adopter un dispositif linéaire et aveugle,

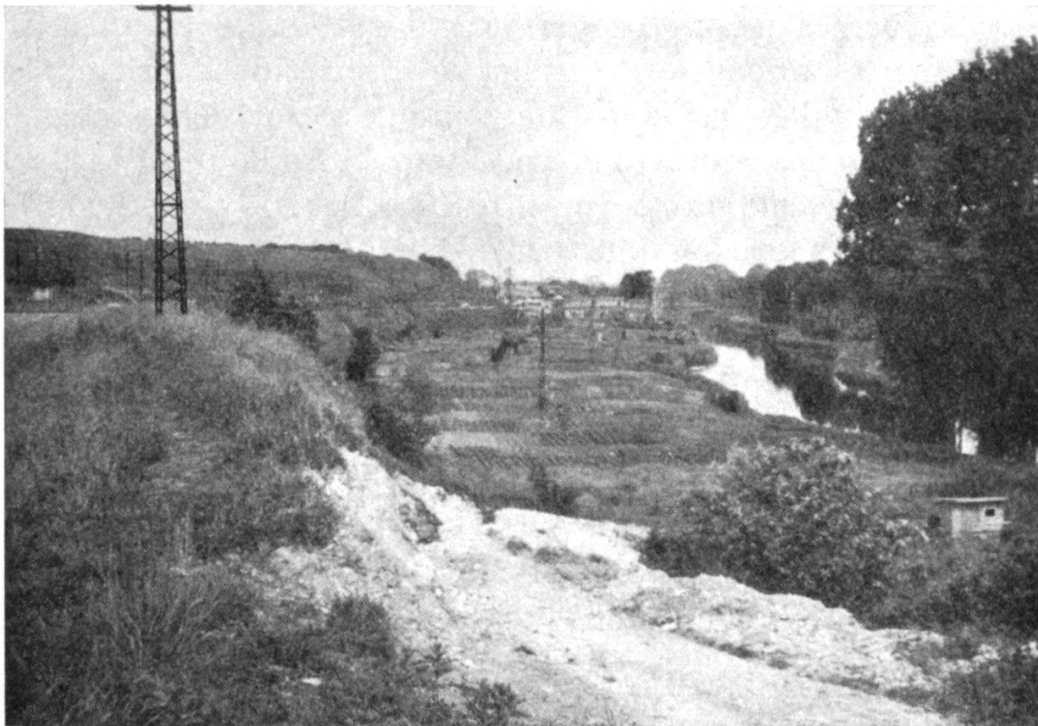


Figure 5: La Somme, dans le secteur du bataillon II/40 allemand
(Est d'Ailly).
Au loin, le village d'Ailly-sur-Somme.

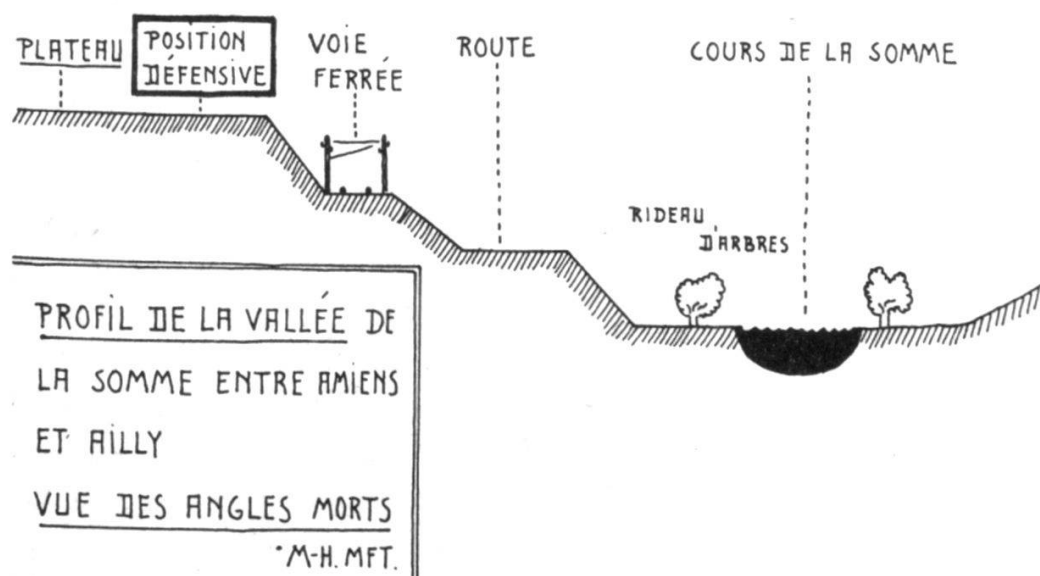


Figure 6

sur les berges mêmes. Entre le sommet du plateau, où il faut bien se résoudre à installer le dispositif défensif, et le fond de la vallée, les plans horizontaux se succèdent, créant autant d'angles morts dont profitera l'assaillant.

Sur la rive sud du fleuve, entre Dreuil et Ailly-sur-Somme, le plateau s'élève en une pente régulière jusqu'à la forêt d'Ailly, située à quelque 1500 mètres. Forêt dense et difficilement pénétrable, que le défenseur truffera, par ailleurs, d'abattis et de pièges, et qui constitue sans nul doute un sérieux obstacle à l'exploitation d'une traversée de la Somme effectuée dans ce secteur.

L'axe de pénétration naturelle, celui qui, tout naturellement, permettra l'exploitation profonde du franchissement du fleuve, passe à l'ouest de la forêt d'Ailly (*fig. 4*). Il conduit sur Bovelles, sur Poix. La clef en est évidemment le village même d'Ailly-sur-Somme, dont l'importance apparaît dès lors avec clarté.

Ailly-sur-Somme, clef du champ de bataille: personne ne s'y trompe, ni le colonel Licht qui axe l'effort principal de son régiment entre Breilly et Ailly, ni son adversaire, le commandant Gaucherand qui concentre, au sud du village, et dans la profondeur, les compagnies qui doivent interdire la ruée ennemie (*fig. 4*).

Qu'en est-il des ponts sur la Somme?

Pour bien comprendre cette affaire assez rocambolesque des ponts sur la Somme, il est nécessaire de se reporter une quinzaine de jours en arrière. A cette date, le 19^e corps blindé de Guderian, longeant la rive nord de la Somme, file vers l'Ouest, vers le littoral (*fig. 2*). L'intention du général Weygand, qui est en train de reprendre le commandement en chef, est d'adopter une attitude défensive à l'Est d'Amiens, et une attitude offensive à l'ouest de la ville. Attitude défensive: les ponts en amont seront détruits. Attitude offensive: les ponts en aval seront gardés intacts. On espère encore,

au Grand Quartier Général, pouvoir déboucher à travers le fleuve, dans le flanc de la manœuvre des Panzerdivisionen.

Le danger que présenterait semblable opération, les Allemands l'ont compris. Paradoxalement, ce sont eux qui ont intérêt à la destruction des ponts, alors que, de leur côté, les Français vont tout faire pour l'éviter.

Le 20 mai, Guderian donne l'ordre suivant à ses troupes de flanc-garde gauche :

« Les ponts sur la Somme doivent être prêts à être détruits, les bacs ramenés sur la rive Nord.

Les voies ferrées près d'Abbeville, au sud de l'Etoile et de Flixecourt, et près d'Amiens, doivent être interrompues.

Les ponts près desquels une tête de pont ne doit pas être formée sont à fermer par des barrages.

Destruction des ponts, seulement en cas d'attaque ennemie ».

Or, cette attaque tant appréhendée par les divisions qui courent à la mer, des indices semblent indiquer qu'elle va se déclencher le 23 mai. Les forces françaises, entre Amiens et la mer, montent border le cours de la Somme. Du coup, les Allemands, qui voient déjà se répéter la manœuvre de l'armée Maunoury sur le flanc de l'armée von Kluck, craignant une nouvelle Marne, détruisent eux-mêmes les passages dont ils auront besoin quinze jours plus tard. Ainsi partent en l'air les ponts de Dreuil, d'Ailly, de Picquigny, d'Hangest, de Coquerel, de Pont-Rémy, d'autres encore.

Les divisions françaises qui s'installent sur l'obstacle, trouvent les passages détruits. Non seulement, elles n'en souffrent pas — le mirage de l'offensive au Nord s'est, hélas, dissipé — mais elles ont tout lieu de s'en féliciter, leur mission n'étant plus que défensive. Elles se laissent aller à une fausse impression de sécurité, car, après tout, les destructions allemandes — si elles avaient été soigneusement examinées — seraient vite apparues comme assez sommaires...

6. VEILLE DE BATAILLE (2 AU 5 JUIN)

Côté allemand :

Au 38^e corps d'armée allemand.

Franchir l'obstacle de la Somme. Un rapport établi à l'état-major du corps d'armée Manstein, après la bataille, pose le problème et les conditions dans lesquelles il devait être résolu. Le général Lang écrit en effet (texte inédit) :

D'après un plan offensif, l'idée ordinaire est de ménager, au début de l'attaque, l'effet de surprise; en l'espèce, il s'agissait du franchissement de la rivière par nos éléments de tête. Tous les préparatifs en tinrent compte. Le terrain était favorable à ce dessein: larges bas-fonds plantés de roseaux, de broussailles et de peupliers assez épais. L'adversaire contribua au succès en négligeant de surveiller directement le cours de la rivière, et en ne procédant à aucune reconnaissance en rive Nord; vraisemblablement, toute son attention était-elle réservée aux têtes de pont d'Abbeville et d'Amiens. Il concentra par trop ses préparatifs défensifs sur les points dominants et sur les points d'appui situés en profondeur, renonçant à défendre la rivière elle-même en raison des champs de tirs limités qu'offrait la vallée avec ses couverts.

Ce texte nous entraîne déjà fort loin. Ecartons les critiques implicites qu'il contient à l'égard du plan défensif français — nous en reparlerons — et retenons ce désir formulé de passer par surprise sur la rive sud du fleuve.

Cette recherche de la surprise va caractériser tous les préparatifs allemands.

« Exécution », continue le chef des opérations du 38^e corps d'armée allemand. Pendant la nuit, (4 au 5 juin), la position de départ fut occupée et le matériel de franchissement amené au bord de la Somme sans attirer l'attention de l'ennemi... Le corps d'armée avait interdit tout tir d'artillerie, dans son secteur, aussi réussit-il à surprendre complètement l'adversaire.

Au 40^e régiment d'infanterie allemand

Le 1^{er} juin 1940, le général von Manstein surgit au poste de commandement du 40^e régiment d'infanterie. Il informe le colonel Licht des conditions dans lesquelles il imagine le

déroulement de la bataille, dont il annonce le déclenchement pour l'aube du 5 juin : « ce sera très dur », affirme-t-il. Il donne ses premières instructions.

Dans la zone de préparation qu'il occupe le 3 juin en fin de journée, au nord de la Somme, entre Breilly et Dreuil, le 40^e régiment d'infanterie explore, reconnaît, fait les derniers préparatifs d'assaut. La base d'attaque est occupée. A l'ouest, échelonnés, les bataillons III /40 et I /40 qui marquent l'effort principal du régiment (*fig. 4*); à l'est, le bataillon II /40.

L'occupation de la base d'attaque se fait sous les tirs de harcèlement — à vrai dire, peu meurtriers, — de l'artillerie française.

Une compagnie de pionniers est attribuée dans la journée du 4 juin au régiment d'infanterie 40 pour les opérations de traversée du fleuve. Le commandant de cette unité dirigera les passages sur la Somme, entre Breilly et Ailly, dans le secteur de droite des bataillons III /40 et I /40, alors que le chef de la section régimentaire de pionniers est rendu responsable de la traversée, dans le secteur de gauche, à l'ouest de Dreuil, du bataillon II /40 (*fig. 4*).

Cependant, dans la soirée du 4 juin — la veille du jour de l'offensive — dans le secteur régimentaire de gauche, à l'ouest de Dreuil, a lieu un événement d'incalculable portée :

Les reconnaissances du bataillon II /40 établissent que les défenses françaises ne sont pas à même de battre par le feu le cours du fleuve : l'obstacle — par lui-même déjà mince — n'en est dès lors plus un. Et avant même que l'offensive débute, dans les dernières heures du 4 juin, le bataillon II /40 traverse la Somme sur canots pneumatiques et se tapit au sud du fleuve, dans les innombrables angles morts (*fig. 5 et 6*) qu'offre le terrain, immédiatement sous la position défensive française du plateau.

Le 40^e régiment d'infanterie n'a pas encore attaqué, et pourtant il est, avec son bataillon de gauche, au-delà de l'obstacle tant redouté.

Et non seulement ce bataillon occupe une base d'attaque au sud de la Somme avant l'offensive, mais, sous sa couverture, un pont est lancé. Ce pont qui est jeté sans handicap sous le nez même des défenseurs, sera prêt aux premiers heures du 5 juin.

Côté français :

Face au 40^e régiment d'infanterie allemand qui prépare fiévreusement son offensive, le 3^e bataillon du 60^e régiment d'infanterie français ne demeure certes pas inactif. Entre le 27 mai et le 4 juin au soir, les compagnies occupent et fortifient le dispositif ordonné par le commandant Gaucherand (*fig. 4*). Mais, ce dispositif est fort souvent remanié sous couleur de perfectionnement, d'améliorations. Le 4 juin, quelques heures avant l'affrontement décisif, de nouveaux points d'appuis sont encore modifiés, voire créés.

Le système défensif français a été retiré sur le plateau qui domine la Somme. L'obstacle que constitue le fleuve est, par conséquent, sciemment négligé. On entreprend bien quelques patrouilles dans ce « no man's land » ainsi abandonné, mais peut-être n'est-on pas particulièrement — ni suffisamment — curieux. Un commandant de compagnie ne note-t-il pas, le 4 juin : « Le pont d'Ailly-sur-Somme est vraisemblablement détruit ». Il eût été judicieux de s'en assurer.

Dans la nuit du 4 au 5 — l'attaque va déboucher à l'aube — tous les points d'appui travaillent d'arrache-pied à consolider leurs positions. A Ailly-sur-Somme, entre autres, le point d'appui de la Serre (*fig. 4*), qui occupe la partie sud-est de la localité depuis le début de l'après-midi, s'organise en toute hâte. Le lieutenant de la Serre entend bien, en direction de l'Est, sur le fleuve, une activité anormale. « On dirait », raconte-t-il, « des bruits qui semblent être des coups de marteau ». Il demande alors un tir d'artillerie qu'il n'obtient pas. L'idée l'effleure d'aller voir ce qui se passe, mais il l'abandonne aussitôt, car il estime ses hommes trop

peu entraînés pour semblable activité. Finalement, il demeure dans sa position et se confie dans l'attente.

Il a bien le droit d'être inquiet. A 300 mètres de sa position, sur la même rive de la Somme que lui, le bataillon II/40 allemand se prépare à l'assaut (*fig. 4*). Et l'officier français ne s'est pas trompé: ce qu'il entend, ce sont bien des coups de marteau! Les Allemands jettent un pont sans que personne ne cherche à les en empêcher!

7. LA PREMIÈRE PHASE DES COMBATS

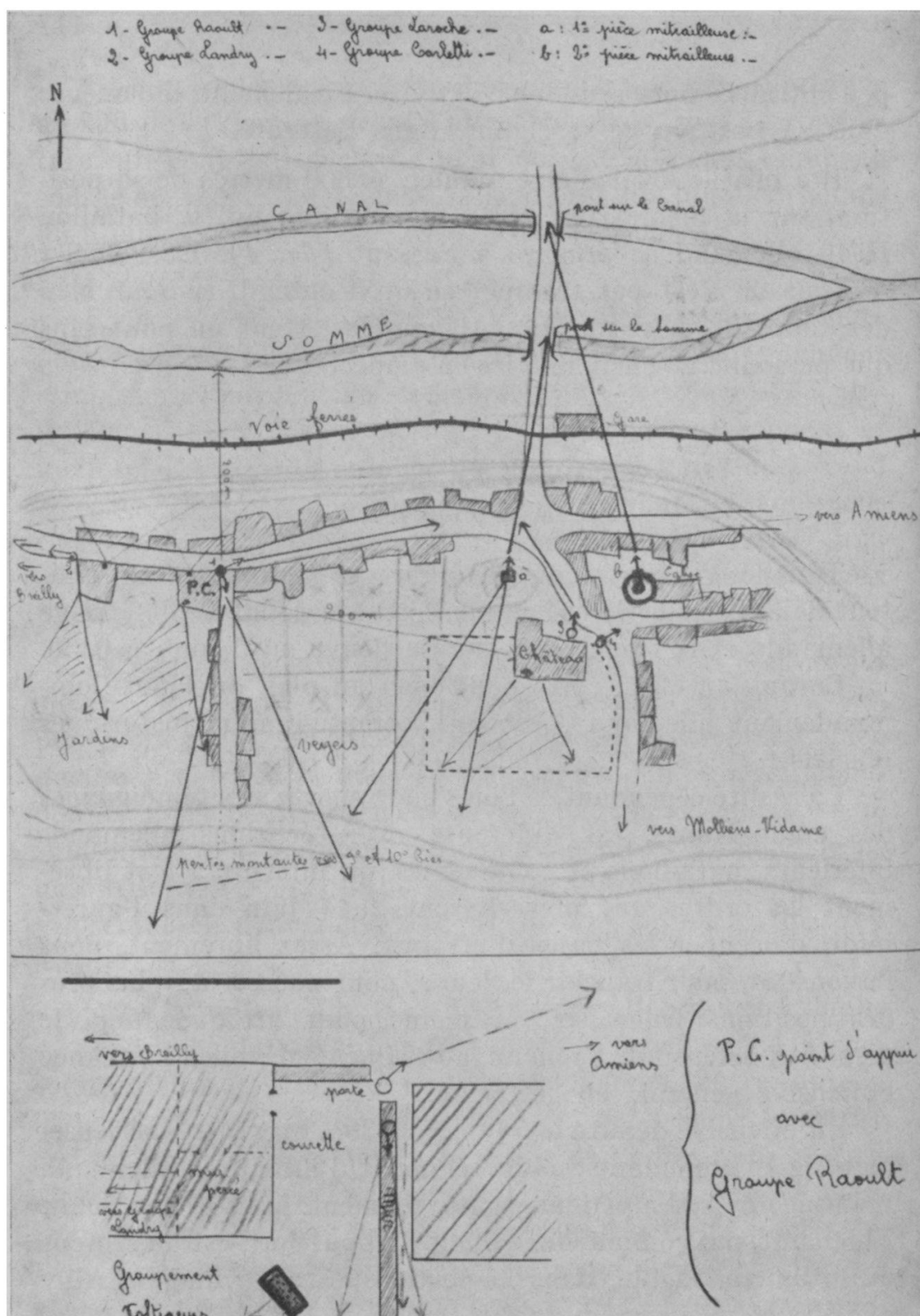
5.6.40 — 0330 à 1200

Tous les rapports, tous les ouvrages historiques qui traitent de la bataille de la Somme, fixent le début de l'offensive allemande et le franchissement du fleuve au 5 juin, à 0430.

Ce qui, en effet, correspond bien au plan du Haut-Commandement allemand ... et aux compte-rendus historiques officiels.

La réalité cependant, si l'on s'en rapporte aux témoignages des combattants, est différente. Aux échelons allemands inférieurs, bataillons et compagnies, on interpréta fort librement les ordres qui prescrivirent, le 4 juin dans l'après-midi, d'occuper les bases d'attaque. Assez librement, nous l'avons vu, pour franchir le fleuve, pour pousser au plus près des positions françaises, et même pour attaquer déjà le dispositif défensif de l'ennemi, au risque de dévoiler à l'avance l'offensive générale en gestation.

« L'offensive débuta le 5 juin, à 0430... » écrit très sérieusement le commandant du 40^e régiment d'infanterie allemand. A l'usage de ses supérieurs, naturellement. Mais le lieutenant Thiébault, qui commande le point d'appui nord-est du secteur de la 9^e compagnie, dans la partie ouest du village d'Ailly (*fig. 4 et plan défensif du chef de section, p. 118*), et qui va noter quart d'heure après quart d'heure le déroulement des combats, a des souvenirs bien différents...



Plan de feu du point d'appui Thiébault,
 dans la partie ouest du village d'Ailly (croquis original).

Il écrit :

0310. Alerté par un de mes guetteurs, je regarde défilier par-dessus le mur qui clôt la courette du poste de commandement (*fig.7*) des silhouettes sombres qui passent sur le plateau derrière nous, en colonnes serrées, et vont dans la direction des 9^e et 10^e compagnies. Impossible tout d'abord d'identifier ces masses sombres.

0315. J'y parviens avec mes jumelles. Ce sont des éléments ennemis. En quelques minutes, trois cents ou quatre cents Allemands ont défilé là. Aussitôt, je donne l'ordre aux voltigeurs gîtés dans un trou du jardin, de tirer. Ils tirent et chaque coup semble porter.



Figure 7. Le poste de commandement de la section Thiébault.

Le fusil-mitrailleur en batterie dans l'embrasure de la porte du poste de commandement, face à la route d'Amiens vers l'Est, ne peut tirer. Je le fais sortir sur le trottoir de la ruelle qui monte entre deux rangées de maisons vers le plateau, en direction du Sud; le champ de tir est trop restreint. Un seul endroit convenable, c'est le mur où est installé le guetteur. Position inconfortable, mais le champ de tir est bon. Le fusil-mitrailleur ouvre le feu... 0400. Nous tirons sur des colonnes de 10 à 15 hommes qui montent en direction des 9^e et 10^e compagnies. Notre tir est efficace... car je vois des Allemands se courber et tomber. Cependant les colonnes, un instant disloquées,

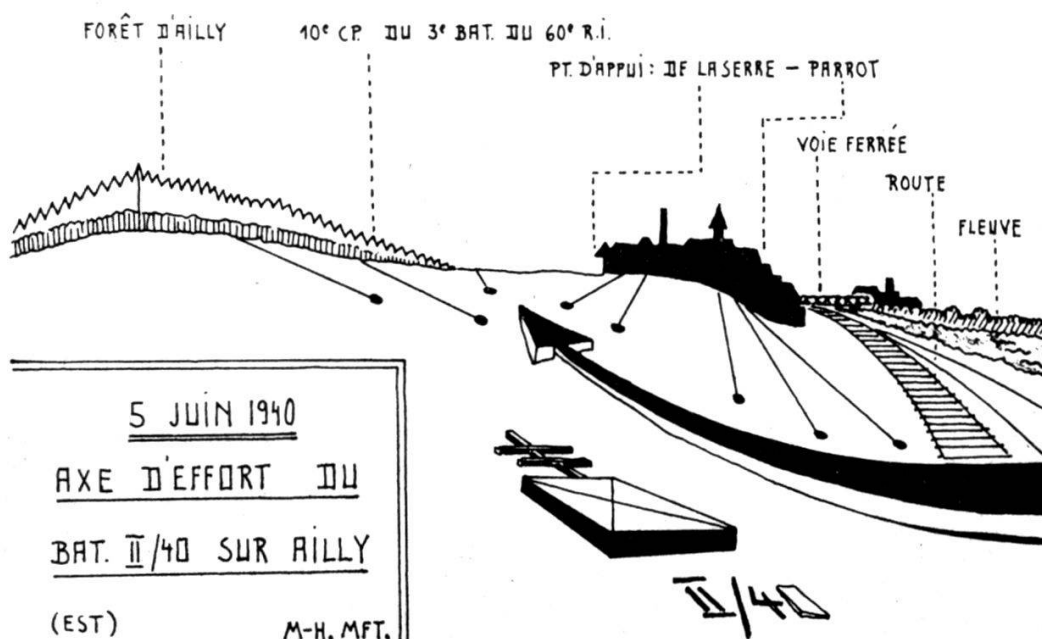


Figure 8

se reforment et repartent, puis s'arrêtent sur la crête, hésitent... s'éparpillent et se couchent. Elles sont prises, sans doute, sous les feux de la 10^e compagnie (*fig. 4.*) »

L'attaque, on le voit, est partie bien avant l'heure officiellement fixée.

Le bataillon III/40, depuis la veille au soir sur la rive sud de la Somme entre Ailly et Dreuil, et bien que n'étant pas chargé de l'effort principal, parvient le premier au contact de la défense française (*fig. 8*).

Le major Stegmeier qui le commande pousse immédiatement sa 6^e compagnie en direction de la forêt d'Ailly. Mais, très vite, sa progression est enrayée par les feux très violents de la 10^e compagnie du bataillon III/60 en position aux lisières nord de la forêt. En même temps, les Allemands sont pris latéralement sous le feu des points d'appui qui tiennent la partie est du village d'Ailly (*fig. 8 et 9*).

Parallèlement, entre Ailly et Breilly, le colonel Licht a lancé en effort principal les bataillons II/40 et I/40 (*fig. 10*), échelonnés dans la profondeur. Très vite, l'attaque s'est

enlisée dans les positions de la 9^e compagnie du bataillon III/60. Les points d'appui français s'accrochent au terrain. Les sections Lair et Chapelain combinent les tirs frontaux avec les feux de flanquement de la section Thiébault dont le point d'appui est ancré dans les maisons de la partie ouest d'Ailly.

Certes, l'assaillant progresse. Le lieutenant Chapelain note, à 0400 déjà :

«Des éléments d'infanterie ennemis avec des armes automatiques prennent à partie le côté sud du point d'appui... Le point d'appui est encerclé...»

Cependant, pour grave que soit la situation, les Allemands n'ont pas encore passé. Les bataillons III/40 et I/40 piétinent, s'usent. On cherche la liaison avec le poste de commandement du régiment, dont on sait qu'il traverse en ce moment la Somme, à l'est d'Ailly, dans le secteur du bataillon II/40.

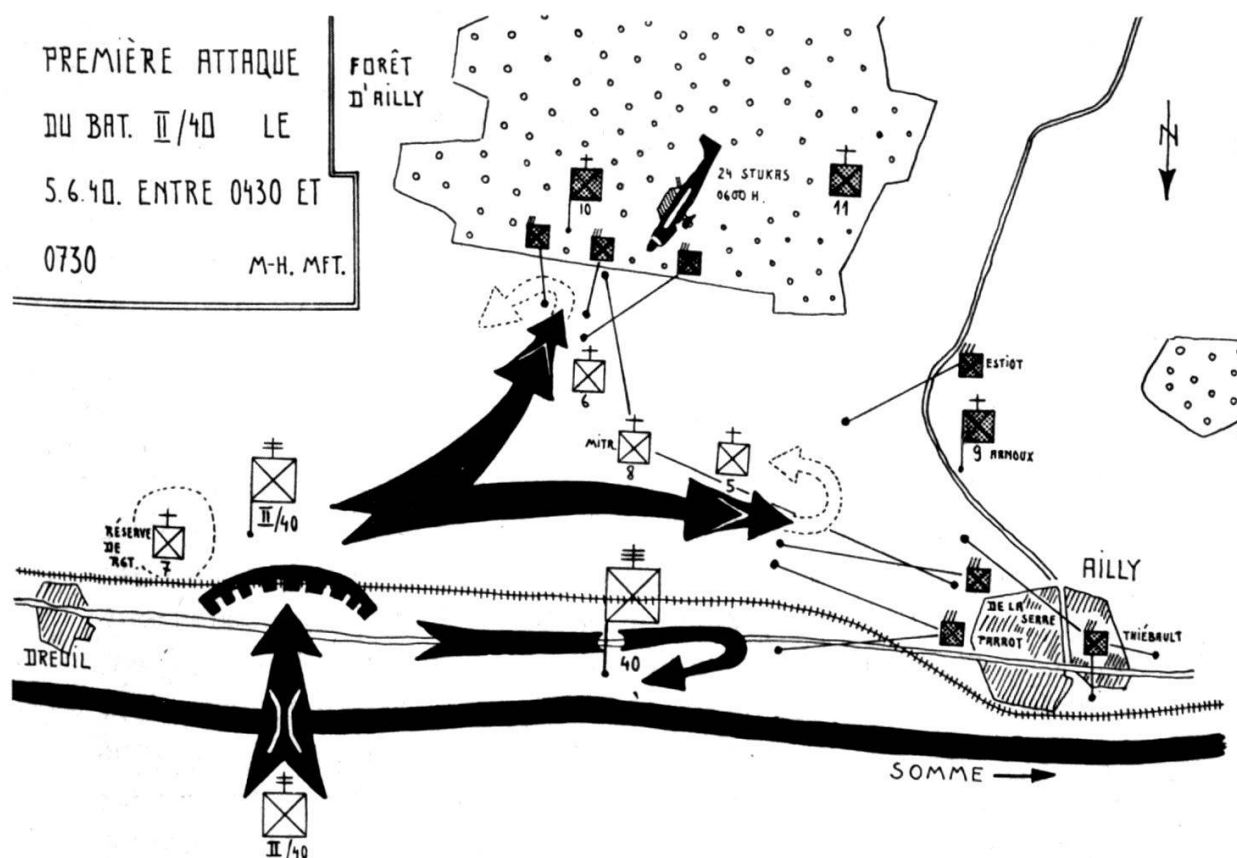


Figure 9

Mais les transmissions ne jouent pas... Les tentatives de contact échouent. Et sur la route qui longe le fleuve, Ailly, énorme verrue posée sur la seule rocade possible, déchire la progression, brise l'unité de l'effort régimentaire.

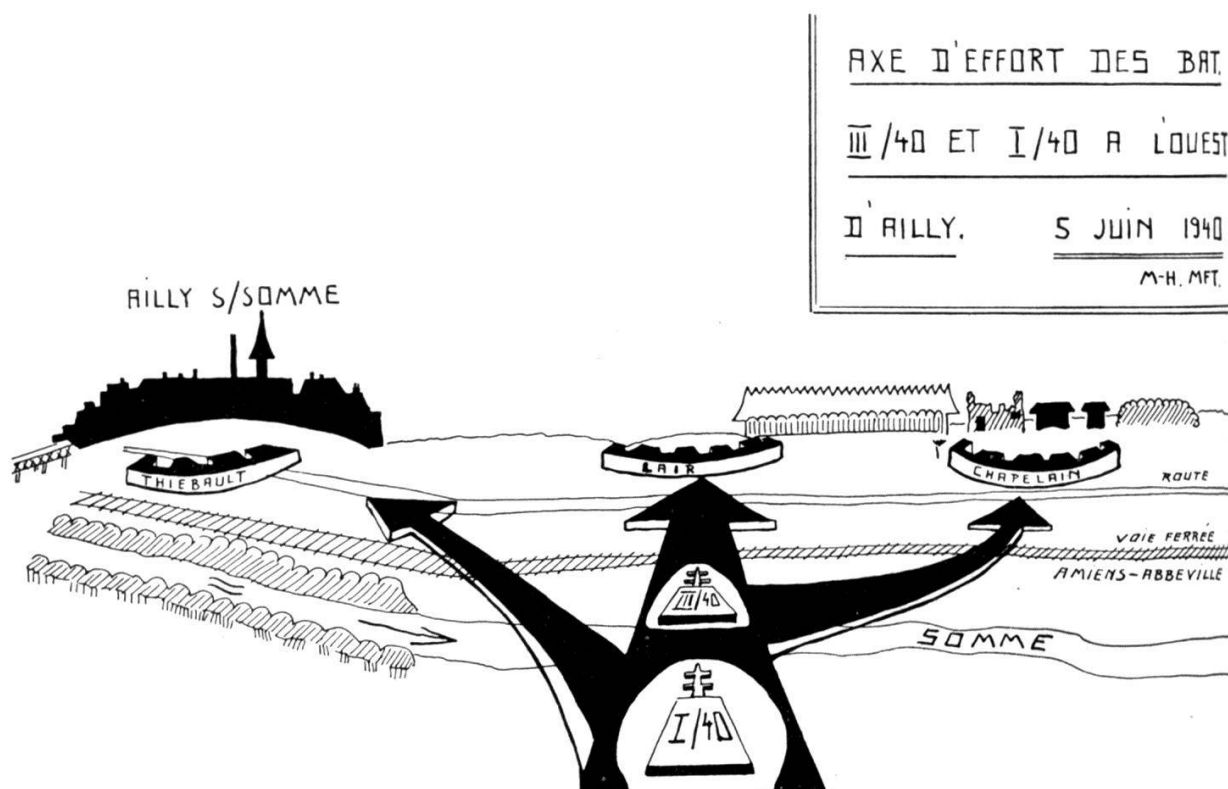


Figure 10

Mais Ailly doit tomber.

Le colonel Licht, qui vient de prendre pied derrière le bataillon II/40 sur la rive sud de la Somme, est inquiet: sans nouvelles de ses deux bataillons de droite. Il décide de foncer sur Ailly, sûr que le village a dû tomber aux mains de ses troupes d'effort principal. Sans trop de précautions, le poste de commandement du régiment se met en route sur la route principale qui longe le fleuve. Et, à l'entrée est du village, c'est le drame: prise par surprise sous le feu des points d'appui Parrot et de la Serre (fig. 9), la colonne des véhicules de commandement reflue en désordre, s'échappe

dans des chemins vicinaux, tente des marches arrière désespérées. Il s'en faut de très peu que tout le poste de commandement ne soit exterminé ! Les pertes sont sensibles.

Le commandant de régiment se porte alors personnellement au poste de commandement du seul bataillon sur lequel il puisse encore exercer une influence, le bataillon II/40. Il le presse : « Il faut faire tomber Ailly... si Ailly ne tombe pas, toute l'affaire risque d'échouer ».

Le major Stegmeier lui expose son plan (fig. 9) :

« Briser la défense française en engageant frontalement la 5^e compagnie contre les lisières est du village, avec comme premier objectif le château, la 6^e compagnie devant attaquer simultanément les lisières nord de la forêt d'Ailly. Assurer la base de départ avec la 8^e compagnie (mitrailleurs) qui ultérieurement, de ses feux, appuiera l'opération. »

Le colonel est d'accord, mais, sur son ordre, la 7^e compagnie devient réserve de régiment...

Il est 0600.

Préparation d'artillerie, attaques d'aviation effectuées par 24 Stukas. Les Allemands se lancent à l'attaque. Très vite, la résistance française s'affirme tenace. Elle est évidemment favorisée par le curieux décousu de cette opération qui comporte deux efforts d'égale amplitude, effectués sur des axes qui divergent de 90 degrés...

Le bataillon II/40 ne tarde pas à piétiner. « La 5^e compagnie », note l'historien officiel du régiment d'infanterie 40, « se saigne dans les premières maisons d'Ailly ». Quant à la 6^e compagnie, elle a presque immédiatement été clouée au sol par les feux de la 10^e compagnie du bataillon III/60, à quelques 300 mètres devant les lisières de la forêt d'Ailly. Le colonel Licht intervient alors et lance — trop tard, il est bientôt 0800 (*fig. 9*) — la 7^e compagnie, dont il s'était réservé l'engagement, en appui de la 5^e compagnie en très mauvaise posture. La progression reprend, se traîne, s'arrête. Ailly tient. Les points d'appui Parrot et de la Serre ne cèdent à aucun moment. L'assaillant doit relâcher sa pression.

« L'affaire se présente mal » constate le commandant du 40^e régiment d'infanterie. Et c'est à ce moment-là qu'il reçoit un premier message de ses deux bataillons de droite, ces bataillons III/40 et I/40 qui constituent son effort principal. Arrêtés devant les positions françaises de la 9^e compagnie du bataillon III/60 (*fig. 10*), ils annoncent qu'ils passent à la défensive: « Tant qu'Ailly n'aura pas été réduit et continuera, par conséquent, à tenir le flanc gauche de notre opération sous ses feux, toute reprise de la progression est impossible. »

Le colonel Licht qui, au demeurant, vient d'apprendre que le commandant de la 7^e compagnie est tombé et que le commandement des 7^e et 5^e compagnies est maintenant cumulé par le chef de la 5^e compagnie, comprend alors que toute l'opération est à reprendre à la base. Il se subordonne directement les 7^e et 5^e compagnies de ce malchanceux bataillon II/40 et leur donne l'ordre de décrocher et de se replier quelques 400 mètres en direction de l'Est. Ce mouvement, que le défenseur ne contrarie pas, s'effectue en fin de matinée.

Vers 1200, les Allemands, très surpris d'une résistance à laquelle ils ne s'attendaient guère, éprouvés par un pourcentage de pertes inhabituelles depuis le début de la campagne — les hommes du régiment ne parleront-ils pas plus tard de la « Hölle von Ailly »? — est totalement arrêté devant les positions françaises. Certes, la Somme est franchie. Mais ne l'était-elle pas la veille déjà? Les adversaires sont presque partout étroitement imbriqués — ce qui d'ailleurs amène les chefs français à parler, un peu vite, « d'encerclement » — mais aucune percée réelle n'a véritablement été réalisée dans le dispositif défensif... Et il n'est pas temps de parler d'exploitation.

8. LA DEUXIÈME PHASE DES COMBATS

5.6.40 — 1200 à 2100

Le commandant du régiment d'infanterie 40, intervenant catégoriquement dans la sphère de responsabilité de son subordonné, le commandant du bataillon II/40, prend à son

compte l'opération à monter à l'est d'Ailly. Il s'agit de réduire enfin l'opiniâtre — mais très statique — défense de la 10^e compagnie du bataillon III/60, de la compagnie Kerleroux. Celle-ci anéantie, ou au moins neutralisée, le flanc gauche de la 9^e compagnie pourra enfin être saisi. Attaquée conjointement d'Est et d'Ouest, elle succombera à son tour; Ailly tombera. La route sera ouverte.

Le colonel Licht constitue un groupement de combat: constitué des compagnies 5 et 7, de deux sections de DCA lourde, d'une section de canons d'infanterie, d'une section de pionniers lance-flammes, il disposera en outre de l'appui d'un groupe d'artillerie (*fig. 11*).

C'est très soigneusement, cette fois, que la planification de l'opération est entreprise. On prend son temps. Vers 1400, assez visiblement inquiet de la tournure que prend l'affaire, le général de division paraît au poste de commandement du

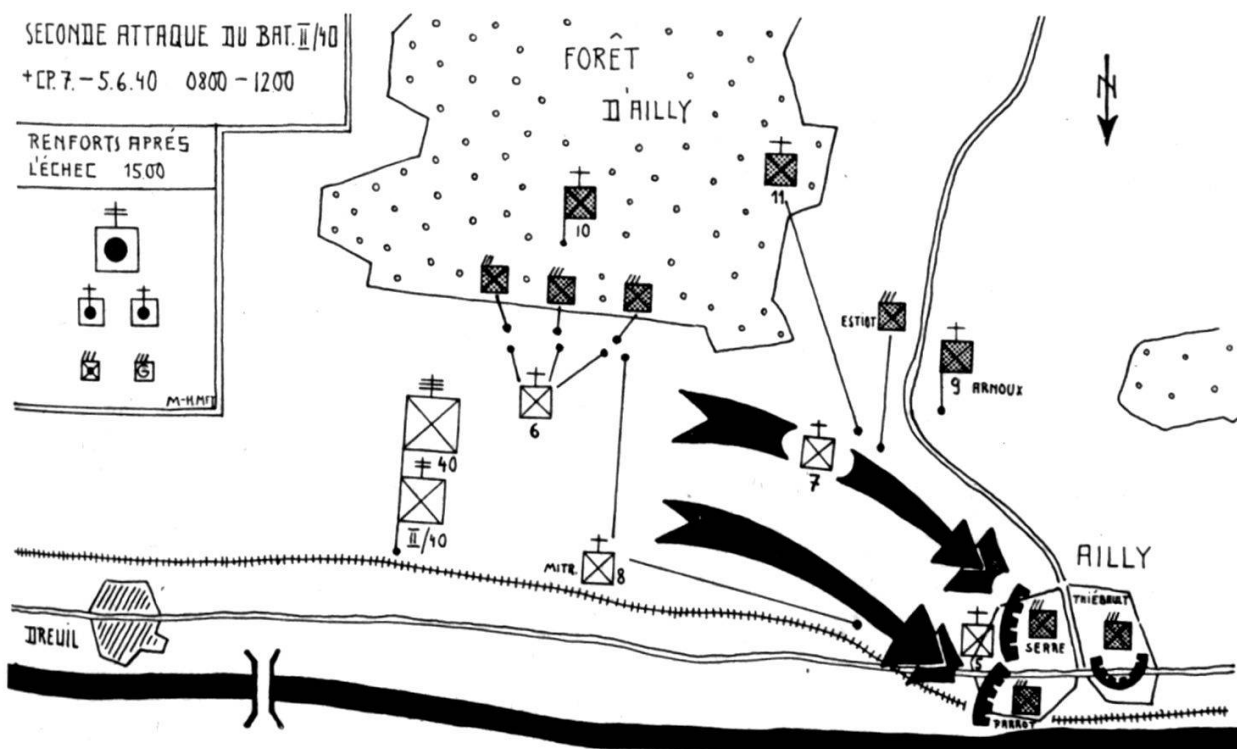


Figure 11

régiment. C'est le général Bergmann : « Oui... naturellement,... le régiment d'infanterie 40 n'est pas chargé de l'effort principal de la division... c'est le régiment d'infanterie 63, à droite (*fig. 3*) qui le fait... Et là-bas, vers Picquigny, ça irait plutôt bien... mais quand même... » Puis survient le général commandant le 38^e corps d'armée, von Manstein : « Le colonel veut attaquer ? Très bien... très bien... mais il faut y aller... Oui ».

Côté français (*fig. 4*), aucune modification n'est apportée au dispositif qui a fait ses preuves depuis l'aube. La 10^e compagnie, qui a vu mourir très près de ses positions la dernière attaque allemande de la matinée — le lieutenant Parrot dont le point d'appui commande avec succès l'entrée Est d'Ailly y a été blessé — se recomplète et respire. La 9^e compagnie, imbriquée dans les vagues bloquées du bataillon III/40, tient encore solidement en dépit de pertes sensibles. Quant à la 11^e compagnie, elle n'a eu à aucun moment à intervenir dans les combats de la matinée, si ce n'est par quelques feux d'appui lointains au profit des deux unités de premier échelon. Le commandant du bataillon III/60 ne semble pas considérer le rôle de son unité de réserve autrement que défensif, en point d'appui arrière, statique.

Au poste de commandement régimentaire allemand, le divisionnaire, avant de quitter le colonel Licht, lui précise qu'il ne lui demande pas autre chose, comme objectif de la journée, que de faire tomber Ailly.

Vers 1500, la préparation d'artillerie débute. Courte et violente, elle s'abat essentiellement sur les positions de la 10^e compagnie dans Ailly, les points d'appui Parrot et de la Serre, et sur les positions de la 9^e compagnie. C'est ainsi que le lieutenant Chapelain, dont la section tient la ferme du château de Breilly (*fig. 10 et 12*), note :

« A 1500, un très violent bombardement fait de gros dégâts à la ferme. Un peu plus tard, un nouveau bombardement avec obus incendiaires met tous les bâtiments en flammes. Vers 1700, l'ennemi, de toutes les directions, se lance à l'attaque... ».

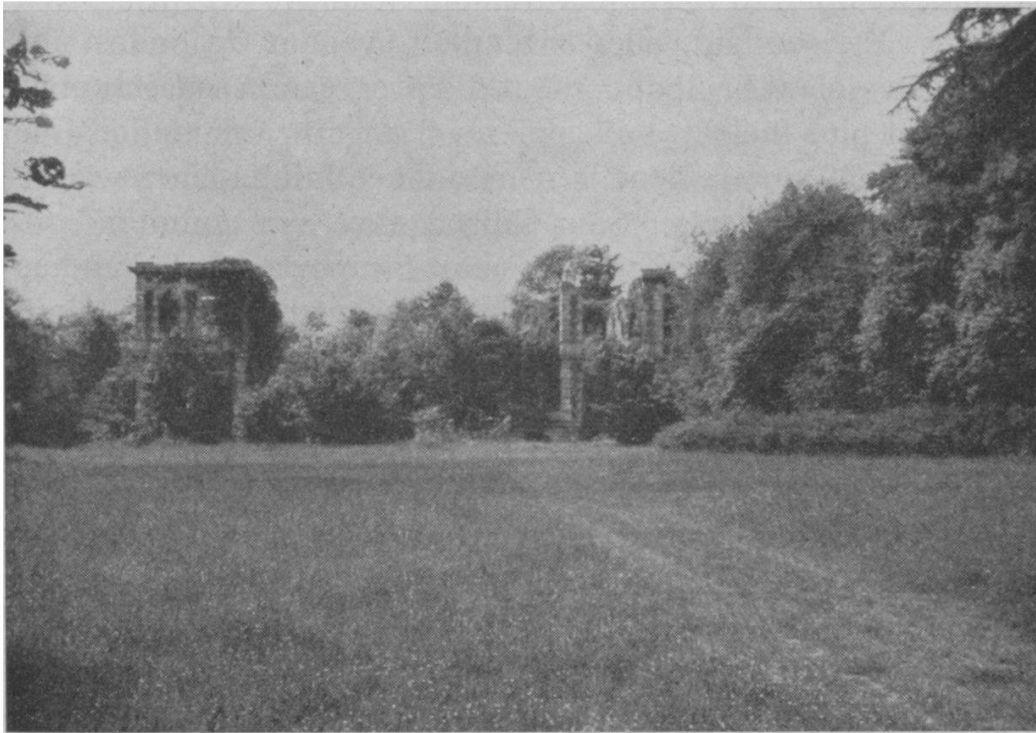


Figure 12. Les ruines du Château de Breilly, devant le point d'appui de la section Chapelain.

C'est bien là l'opération que vient de monter le colonel Licht. Se couvrant, à gauche, face aux sections de la 10^e compagnie qui tiennent la lisière nord de la forêt d'Ailly, avec sa 6^e compagnie, il lance son groupement de combat ad hoc « rassemblé » sur la localité (*fig. 11*). Parallèlement, à l'ouest de la localité, les bataillons III /40 et I /40 reprennent la lutte... au moins en appuyant l'opération de tous leurs feux (*fig. 10*). Car les liaisons régimentaires toujours chancelantes ne permettent qu'une très approximative coordination des efforts. Et pourtant, quand bien même on ne saurait reprocher cette fois au commandant du régiment d'infanterie 40 de n'avoir pas « mis le paquet », la progression est très lente. L'Allemand écrit : « ...L'ennemi qui combat avec acharnement et auquel l'importance du contrôle de la localité n'a pas échappé... ». A l'Est de la localité, les 5^e et 7^e com-

pagnies renforcées ont maintenant atteint les premières maisons. Et, soudain, elles entendent, venant de l'ouest du village, un violent bruit de combat. La progression se fait immédiatement plus facile. Soulagement. C'est au commandant du bataillon I/40 que revient le mérite de ce faiblissement subit de la défense française. Sans liaison avec son commandant de régiment, sans ordres, comprenant l'importance de l'enjeu, il vient de lancer sa 3^e compagnie à l'assaut des lisières ouest de la localité.

Les événements, dès lors, vont se précipitant. Les Allemands, dans le village, font tomber maison après maison. Le point d'appui Thiébault — ce qu'il en reste, car depuis l'aube il a été fortement mis à l'épreuve — est écrasé le premier. Les sections Parrot et de la Serre reçoivent à 2000 environ l'ordre de se replier. Ailly, en fin de journée, est aux mains de l'assaillant. D'un assaillant d'ailleurs essoufflé, étonné de la résistance rencontrée, consterné par l'importance des pertes subies, et qui, avec appréhension, attend l'inévitable contre-attaque du défenseur qu'il vient de déloger, dont il sait pertinemment qu'il ne s'est encore pas engagé dans sa totalité et qu'il a gardé des réserves en mains.

L'Allemand organise Ailly en dispositif défensif et s'apprête à recevoir le choc.

Il l'attendra en vain. Le retour offensif — même sous forme de l'intervention d'une réserve locale — n'est pas prévu au plan défensif du bataillon III/60. Les réserves existantes, la 11^e compagnie entre autres, ne sortiront à aucun moment de leurs positions.

La nuit du 5 au 6 juin est tombée sur la vallée de la Somme.

9. LA TROISIÈME PHASE DES COMBATS

5.6.40 à 2200 au 6.6.40 à 1400

L'obscurité suscite une stagnation généralisée des opérations dans tout le secteur. Les adversaires s'observent. La recon-

naissance est cependant beaucoup plus active, plus curieuse, côté allemand que côté français. Avec cependant une timidité, une prudence très probablement provoquée par l'âpreté inattendue des affrontements de la veille.

Peu avant minuit pourtant, la 2^e compagnie du 40^e régiment d'infanterie, commandée par le lieutenant Klüver, se met en route pour tâter le dispositif français. Elle suit la route qui, d'Ailly, file en direction du sud, sur Bovelles, longeant la lisière ouest de la forêt d'Ailly. A la hauteur de la corne nord-ouest du bois, elle est prise sous le feu des points d'appui des 10^e et 11^e compagnies du bataillon III /60; elle se heurte également aux restes des sections très éprouvées de la 9^e compagnie (*fig. 4 et 11*).

A la faveur de l'obscurité, elle parvient cependant à pénétrer profondément dans les positions françaises. Elle signale sa situation, car la voie semble ouverte. Le succès serait à exploiter. Hélas! Une fois encore, c'est la faillite des liaisons. Le contact avec l'état-major du bataillon tarde, le régiment n'est pas informé assez tôt — du moins c'est ce que l'on prétendra ultérieurement au poste de commandement du colonel Licht — et une occasion précieuse de progression à bon marché est ainsi manquée.

Et non seulement la 2^e compagnie n'est ni suivie, ni renforcée, ni aidée, mais encore elle reçoit l'ordre de se décrocher et de se replier sur Ailly! Pour faciliter un repli que rien n'imposait ni n'exigeait, on engagera les grands moyens: feux d'artillerie sur les positions des 10^e et 11^e compagnies du bataillon III /60, engagements répétés de l'aviation d'intervention au sol. Vers 0645, l'opération est terminée. Côté allemand, les rapports officiels présentent ce décrochage comme un succès: on continue décidément à surestimer les effectifs et les moyens du défenseur français contre lequel on se bat pourtant à quatre ou cinq contre un... Côté français, on ne s'est pas vraiment rendu compte de ce qui s'était réellement produit. Le commandant de la 11^e compagnie, le capitaine Caton, note simplement:

« 0400. La section de fusiliers-voltigeurs aux lisières ouest de la forêt d'Ailly a repoussé une tentative des Allemands cherchant à pénétrer dans la forêt d'Ailly ».

Et plus loin, sans qu'il lui vienne à l'idée d'établir un lien avec l'incident qu'il vient de mentionner :

« 0620. La 10^e compagnie subit un tir d'artillerie et de mines — Fortes pertes ».

Avec le jour naissant, la situation du bataillon III/60 évolue cependant gravement. S'il ne s'agissait que de poursuivre son combat contre le régiment d'infanterie 40, il pourrait sans doute le faire, en dépit des pertes subies, avec de bonnes chances de succès. Mais il est maintenant débordé sur son flanc gauche par le régiment d'infanterie 63 (*fig. 3*) qui attaque en effort principal de la 27^e division d'infanterie. Les restes de la 9^e compagnie du lieutenant Arnoux sont écrasés et refluent. Le poste de commandement du bataillon III/60 s'est tu.

Les 11^e et 10^e compagnies sont isolées, abandonnées à leur sort.

De leurs positions (*fig. 9*) — les mêmes, à peu de chose près qu'au début des combats — elles assistent, partiellement impuissantes, au déferlement de l'envahisseur.

Le commandant de la 11^e compagnie note :

« 1230. Urgent d'être ravitaillé — beaucoup n'ont pas mangé depuis deux jours. 1330. Des effectifs ennemis importants défilent vers le sud-ouest ».

Puis, sans nouvelles du commandant de bataillon, les deux commandants d'unités se concertent. Que faire? Ils viennent d'apprendre que leur voisin de droite, un bataillon du 21^e régiment d'infanterie (*fig. 3*), entame son repli. Craignant, débordés à droite et à gauche, de demeurer en flèche dans le dispositif allemand, d'être coupés de leurs gros, ils décident de décrocher parallèlement.

Le capitaine Caton écrit :

« Les commandants des 10^e et 11^e compagnies du bataillon III /60 décident de lier leurs mouvements à ceux du 2^e bataillon du 21^e régiment d'infanterie et de s'intégrer avec lui ».

Ainsi, de leur propre autorité, ils se subordonnent à un autre état-major de bataillon que le leur.

Il est 1400, le 6.6.40. C'est la fin du 3^e bataillon du 60^e régiment d'infanterie, dans les combats sur la Somme.

LES LEÇONS D'AILLY-SUR-SOMME

a) *De la défensive sur un large front*

Le bataillon III /60 a un très vaste secteur à interdire. Ses moyens sont modestes. Et le commandant se trouve placé devant le dilemme classique : tout défendre faiblement ou choisir consciemment d'abandonner certaines portions de terrain pour être fort aux points névralgiques de sa zone.

Il choisit la seconde solution. Et sans doute a-t-il raison. Encore faudrait-il alors qu'il fasse surveiller mobilement les trous qu'il a accepté de ménager dans son dispositif. Et aussi qu'il garde en main un élément de combat mobile apte à intervenir offensivement, soit entre ses points d'appui, soit au profit de ses points d'appui menacés. Ce n'est pas là une impossibilité. L'adversaire allemand, dans ce secteur, est fantassin, comme le défenseur français. Le contre-assaut est donc concevable, *et quant à la nature des moyens, et quant aux délais d'intervention*. Même la troupe est disponible. La 11^e compagnie du III /60 aurait pu jouer ce rôle. Le commandant du III /60 l'engage statiquement, comme ses unités de premier échelon. Elle ne sera que très partiellement concernée par les combats du 5 juin où elle *attendra* — tandis que saignent la 10^e et surtout la 9^e compagnie — et elle se repliera, dans l'après-midi du 6, sans avoir mis à profit les multiples occasions qui s'étaient offertes à elle de saisir

dans le flanc les attaques du bataillon II /40 allemand contre le village d'Ailly.

Il y a manque de mobilité — manque d'agressivité.

b) *De la reconnaissance et des renseignements*

Dans le point d'appui d'Ailly, on entend, le 4 juin au soir, les Allemands travailler sur la Somme. Le lieutenant de la Serre, qui commande l'un des deux points d'appui Est du village, raconte « qu'il entendit des coups de marteau ». Sa réaction est bonne: il demande un feu d'artillerie. Mais ce feu — pourquoi donc? dans une situation pareille... — ne lui est pas accordé...

Sans doute voudrait-on savoir, à l'échelon supérieur, avant de faire donner l'artillerie, *pourquoi* ce chef d'un point d'appui de premier échelon demande des feux, ce 4 juin, sur la rive française de la Somme! Si on le savait, on engagerait certainement tous les moyens lourds! Mais quant à gaspiller des munitions chaque fois qu'un lieutenant « entend un bruit... » Le lieutenant de la Serre ne peut préciser ce que sont « les bruits » qu'il entend, à 1300 mètres environ, de sa position. Il ne va pas voir. Il attend. L'Allemand aurait tort de se gêner. Il jette son pont et, à la faveur de la nuit, un bataillon complet franchit la Somme. L'obstacle principal est ainsi vaincu avant même le début des combats, sans que le défenseur s'y soit opposé, faute d'avoir été renseigné.

Il y a là défaut de curiosité, timidité coupable dans le renseignement.

c) *De la difficulté d'apprécier correctement l'ennemi*

Initialement, l'Allemand semble très sûr de lui. La facilité avec laquelle il a passé le fleuve l'a porté à l'optimisme. Sans nouvelles de ses bataillons d'effort principal, le colonel Licht lance joyeusement son poste de commandement dans Ailly. Il manque de l'y faire anéantir...

Puis, petit à petit, on le voit revenir à des notions plus saines de la situation véritable. Le régiment est bloqué...

puis s'use... Les pertes augmentent. Les attaques répétées échouent. Les liaisons se perdent.

D'un optimisme irréfléchi, l'appréciation sur l'ennemi évolue dans la journée à un pessimisme tout aussi irraisonné. Face au régiment d'infanterie 40 qui dispose d'artillerie et au profit duquel l'aviation intervient à tout moment sur demande, il n'y a que le bataillon III /60, fortement éprouvé. Et, pourtant, on voit les bataillons allemands qui combattent avec une énorme supériorité — n'y a-t-il pas deux bataillons, les III /40 et I /40, sur le seul dispositif de la 9^e compagnie? — passer en défensive, attendre des contre-attaques, qu'ils croient certaines?

On exagère maintenant dans l'autre sens. On surestime l'ennemi au point de devenir, en fin de journée, aussi timide qu'on était entreprenant au moment où le jour se levait. Il y a là défaut de renseignement, certes, mais aussi *marque de la difficulté qu'il y a au combat à correctement apprécier les moyens et les possibilités de l'adversaire une fois l'action engagée.*

d) *De l'effort principal et de la liberté d'action des subordonnés*

L'attaque allemande du bataillon II /40, le 5 juin à 0600 (*fig. 9*) est le type même de l'opération vouée par avance à l'échec. Elle ne comporte aucun effort principal. Une compagnie est lancée frontalement contre le village d'Ailly, une autre contre les lisières nord de la forêt d'Ailly. Les axes d'attaque de ces deux unités divergent de 90 degrés. Chacune est appuyée par une partie des feux de la compagnie mitrailleurs. On ne saurait partager plus équitablement ses moyens... Et, pour comble, le commandant de régiment retire la 7^e compagnie au commandant de bataillon « pour se constituer une réserve régimentaire... » Comme il ne pourra, quoi qu'il en soit, pas engager cette « réserve » ailleurs que dans le secteur de son bataillon II /40, c'est une manière détournée de prendre la direction de l'opération et d'empiéter dans le domaine des responsabilités de son subordonné! Evidemment, l'état-

major de régiment étant — par suite de la défectuosité des liaisons — sans moyens d'action sur les deux autres bataillons, il essaie de s'occuper en commandant à l'intérieur du bataillon II/40...

Se trouvent là réalisées toutes les conditions nécessaires pour aller à la catastrophe. Et, de fait, le défenseur français n'éprouve aucune peine à briser dans le sang cette opération incongrue. Jouant le rôle du commandant de bataillon, le colonel se dessaisit alors de sa « réserve régimentaire » et lance cette 7^e compagnie en appui de l'unité engagée sur Ailly. Le défenseur sanctionne durement cet engagement échelonné, cet embryon d'effort principal à retardement et l'arrête à son tour. C'est l'échec total — qui aurait été facilement prévisible.

Manque d'effort principal sérieux.

Organisation déficiente des secteurs de responsabilité et de commandement.

e) *Monter une attaque valable prend du temps*

Après l'échec des deux — ou même trois — tentatives de percée de la matinée, celle « dans la foulée » succédant immédiatement au franchissement, celle si curieusement divergente de 0600, celle enfin entreprise vers 0800 par le commandant de régiment qui précipite sa réserve dans la fournaise, on semble enfin réaliser, à l'état-major du régiment d'infanterie 40, que le temps n'est plus aux improvisations.

Celles de la matinée ont été payées assez cher.

Et en repliant, vers 1100, ses unités — celles de son commandant de bataillon plutôt — mal engagées, le commandant de régiment le reconnaît implicitement.

Ce n'est plus dans les 30 minutes que la nouvelle opération va être planifiée, organisée, ordonnée. Les chefs, à tous les échelons, prennent leur temps. Avec raison. Et le commandant de régiment qui, durant la matinée, a reçu une si dure leçon, ne se laisse pas impressionner par l'insistance des généraux de corps d'armée et de division qui le veulent presser. Il faudra quatre heures pour mettre au point la

nouvelle opération, qui sera déclenchée à 1500. Mais, cette fois, l'étroite coordination de tous les moyens engagés jouera. Cette fois, l'effort sera marqué, puissant, simultané. Et, cette fois, le régiment passera.

Les attaques hâtivement et imparfaitement préparées conduisent, le plus souvent, aux pertes et à l'échec. Même une opération improvisée exige un certain degré de préparation — qui demande du temps.

11. CONCLUSIONS

Tel fut ce combat d'Ailly-sur-Somme. Sans doute n'est-il pas de meilleure conclusion à l'exposé que nous venons d'en faire, aux leçons que nous avons essayé d'en tirer, que de laisser parler les combattants et de les entendre dire eux-mêmes le souvenir qu'ils en ont gardé.

Côté allemand, c'est un souvenir très sombre.

Victorieux certes, mais terni par l'envergure inattendue des pertes subies.

Le général Lange, qui était chef des opérations à l'état-major du général von Manstein, note, dans son rapport :

« ...Au soir du 5 juin, les pertes n'étaient pas légères, mais le succès obtenu les compensait... les régiments d'infanterie engagés avaient repoussé lentement l'adversaire au cours de la matinée, évitant, dans la mesure du possible, les bois et les localités, qui, partout, étaient défendus avec acharnement. Car ces points d'appui défendus avec habileté et vaillance coûtaient cher à l'infanterie assaillante. »

« ...Le régiment d'infanterie 40 fut durement engagé et ne progressa que pas à pas, pris en flanc (sic) de la forêt d'Ailly. L'ennemi se cramponnait... Ce ne fut que très lentement, au cours de cette journée brûlante, que put lui être arraché, morceau par morceau, ce sol fermement tenu au prix de durs combats et de lourdes pertes ».

A l'échelon de la troupe allemande même, le souvenir n'est pas moins amer :

« ...Le combat pour Ailly », est-il écrit dans l'historique du régiment d'infanterie 40, « qui, plus tard, ne fut jamais appelé par les

combattants autrement que « l'Enfer d'Ailly »... « Et plus loin : « ...Ces combats sur la Somme, que les hommes baptisèrent « La Somme sanglante »...

Sanglante? Oui. L'Allemand n'exagère pas. Le régiment d'infanterie 40, engagé contre le bataillon III/60 a subi des pertes avouées de l'ordre de 400 officiers, sous-officiers et soldats pour la seule journée du 5 juin.

Il a donc très chèrement payé son succès.

Côté français, les souvenirs sont marqués par l'amertume de l'échec, du sentiment d'avoir été submergé sous des moyens d'une écrasante supériorité. Les points d'appui ne cessent, en général, le combat que lorsqu'ils manquent de munitions. Pris à revers, détournés, ils continuent le combat. Statiques, certes, mais efficaces, beaucoup plus qu'ils ne le croient eux-mêmes.

La fin des résistances est partout la même — ou presque. Les chefs de points d'appui écrivent :

...« Plus de cartouches individuelles, plus de grenades, un fusil-mitrailleur trop abîmé pour servir encore. Je demande des volontaires pour rallier la 9^e compagnie ».

...« Nos fusiliers-voltigeurs sont débordés, des fantassins allemands se dirigent vers le Château. Le groupe de mitrailleuses du sergent Courtin est anéanti. Nos munitions sont épuisées ».

...« Nos pertes deviennent sensibles. Il est impossible de prévenir le poste de commandement du bataillon. Deux agents de transmission envoyés au poste de commandement ne reviennent pas. Nos munitions s'épuisent. La position va devenir intenable ».

On pourrait multiplier les exemples. Ce qui frappe, avant tout, lorsqu'on analyse les souvenirs des défenseurs, c'est le sentiment qu'ils éprouvent tous d'avoir été isolés, très vite cernés et abandonnés à eux-mêmes. Ils savent qu'ils doivent tenir et que le plan de combat de leurs chefs ne prévoit pas d'intervention à leur profit. Dès le début de l'opération, ils sont seuls et n'attendent plus rien.

D'où une certaine amertume, et aussi une méconnaissance symptomatique des résultats irréfutables auxquels leur ténacité, à un contre cinq, a conduit.

* * *

Les années ont passé. Le franchissement d'un fleuve ne se jouerait certes plus stratégiquement aujourd'hui, en ambiance nucléaire, comme il fut réalisé voici plus de vingt-cinq ans. Mais, à l'échelon des bataillons et compagnies, le combat d'une infanterie à pied contre une autre infanterie — aéroportée, de montagne, mécanisée ayant été contrainte de mettre pied à terre — ne revêtirait sans doute pas, dans certains de nos terrains, des aspects très différents.

Demeurent des principes, demeurent des règles, et d'engagement tactique, et de commandement. Qui, aujourd'hui comme hier, sont valables. Et qui, sans doute, aux petits et moyens échelons, seront encore valables demain.

Ce sont ces règles que nous avons essayé de faire ressortir. Le combat d'Ailly-sur-Somme a le mérite — étudié comparativement — de les mettre en valeur, de les illustrer. Il n'est jamais inutile d'essayer de penser juste en s'appuyant sur l'expérience réelle d'autrui, quand ce ne serait que pour faire mentir ceux qui prétendent qu'elle ne profite jamais qu'à soi-même. En outre, à l'époque nucléaire plus que jamais, l'étude seule permettra aux militaires de prévoir l'ambiance et les principes d'engagement des armées de demain. L'étude, c'est-à-dire l'imagination bridée par la raison... et les connaissances. A ceux qui l'ont compris de se pencher sur les expériences d'aujourd'hui pour les projeter, décantées, adaptées, modifiées dans un avenir qui n'en retiendra qu'une part, minime peut-être, mais au moins concrète, et sur laquelle il sera possible de bâtir plus solidement que sur le vague de l'ignorance, de la paresse intellectuelle et de l'amateurisme.

Major Michel.-H. MONTFORT